

Culte d'avant-garde et culture de mort

Extraits de l'intervention de M. Jean CLAIR,
historien de l'art, membre de l'Académie française et conservateur général du patrimoine artistique français,
à l'Institut de France, le 25 mars 2011, dans le cadre du « Parvis des Gentils »

« Et j'ai dit à tous les êtres qui entourent les portes de ma chair : « Dites-moi de mon Dieu – puisque vous ne l'êtes pas -, dites-moi quelque chose de lui. Et d'une voix forte, ils me clamèrent : « C'est lui qui nous a faits ». En fait, les interroger, c'était les regarder de tous mes yeux : écouter leur réponse, c'était voir leur beauté » (1). « Bien tard je t'ai aimée, O Beauté si ancienne et si neuve. Bien tard, je t'ai aimée » (2). On a pu voir dans ce passage des "Confessions" de saint Augustin une preuve cosmologique de l'existence de Dieu. Je serais tenté d'y voir une preuve esthétique. Dieu est, parce que toute la création témoigne de son œuvre et que cette œuvre est belle. Des lois régissant le mouvement des corps célestes jusqu'à celles qui régissent l'organisation du corps humain, la beauté est une promesse qui n'a jamais été trahie... Mais c'est aussi une loi éthique : il n'y a que l'homme à pouvoir humilier la beauté. Ce qui aujourd'hui encore résonne à nos oreilles de façon si bouleversante, c'est, chez Augustin, l'étonnante description, biologique physiologique, que les manifestations de la beauté exercent sur nos sens. Augustin en appelle aux quatre éléments, l'air, le feu, l'eau, la terre pour nous rappeler qu'ils entrent par les cinq « portes de la chair » : il regarde, « de tous ses yeux ». Ailleurs encore, il dit que cette présence du monde créé par Dieu « rompt sa surdité », « chasse sa cécité », provoque son goût, et va jusqu'à faire naître en lui des sensations, précise-t-il, « de faim et de soif ». Mais nous avons pouvoir de sublimer ou bien au contraire de vilifier les sensations qui entrent par les portes de notre chair.

Là sans doute est la puissance et la singularité de la religion qu'il annonce et qu'il va propager en Europe : cette religion est fondée sur le dogme d'une incarnation, l'apparition d'un corps, d'une chair, d'un Fils à l'image du Père une osmose entre la création et le créé, telle que Dieu va jusqu'à s'incarner en un homme. Elle est aussi fondée sur cette idée à vrai dire impensable, scandaleuse, celle d'une Résurrection des corps, jusqu'au moindre des cheveux que l'on a sur la tête, et que le Pape Benoît XVI vient opportunément de rappeler qu'elle est décisive à la foi catholique. La religion catholique est invinciblement une religion du visible, de la chair et du corps, et elle est nécessairement une religion de la beauté du visible. La Foi catholique réclame l'image à l'opposé d'autres croyances qui la refusent...

Le vocabulaire de la théologie chrétienne utilise trois termes singuliers : la transsubstantiation, la transfiguration, la transverbération. Tous trois font référence à des états surnaturels qui font de la matière dont nous sommes pétris, le lieu d'une révélation d'un ordre supérieur. Transfigurer, c'est transformer en rendant beau. C'est l'apparence sous laquelle se montre le Christ, sur le Mont Thabor, en corps de lumière face à ses disciples. Transverbérer, c'est transpercer de manière spirituelle le cœur de celui que la présence de Dieu a envahi et qui en est transporté. La transsubstantiation enfin est la chose la plus scandaleuse à admettre pour le non-croyant qui transforme les éléments les plus quotidiens, le pain et le vin, par exemple en corps et en sang d'un Dieu. Toutes ces transformations étonnantes nous parlent d'une élévation, de l'obscur vers la lumière, de la matière vers l'esprit, de l'immonde vers le monde, de l'informe vers la forme. "Forma" et "formosa" ont en latin même origine. La forme est beauté. Imaginer Dieu, c'est aller vers lui à travers une série de transfigurations vers la Beauté.

Il fallait sans doute cette longue introduction pour en arriver jusqu'aujourd'hui. Franchissons les siècles ; franchissons seize siècles exactement, pour arriver aux années 60 de notre ère. On y entend à nouveau résonner une ode exaltant les cinq sens et la beauté de la création ; je la citerai dans sa langue originelle, car je n'oserais, par simple décence, le dire en français entre les murs de cet Institut : « Holy! Holy! Holy! / The world is holy, the soul is holy, the skin is holy / The nose is holy, the tongue and cock and hand and ass hole, Holy! Everything is Holy, everybody is Holy.

Everywhere is holy / Every day is eternity / Every man's an angel »... Cette ode à Priape, écrite par Allen Ginsberg, l'un des acteurs les plus connus de la "Beat Generation" américaine, ferait sourire si son texte n'avait été proféré à Notre Dame de Paris, lors du Carême 2008... Ce pourrait n'avoir été là qu'un accident incongru dans la démarche d'une Église en désarroi qui, dans son désir de partager la modernité, finit par pactiser avec ses ennemis... Ce pourrait n'être que les errements singuliers de quelques beaux esprits, si la multiplication de ces incursions esthétiques dans les églises de France, et la communauté de leur nature, exhibitionniste et souvent coprophile, ne nous faisait pas nous interroger sur la relation que le catholicisme entretient aujourd'hui avec la notion de Beauté. Je me limiterai à quelques exemples...

Et la liste n'a pas cessé de s'allonger. Dans le rôle du Gentil qui m'est ici assigné, frissonnant sur le parvis et interdit d'entrer dans le sanctuaire, je ne peux guère m'ériger en gardien du Temple. En tant qu'historien de l'art, je me dois cependant de tenter de comprendre la signification de ces manifestations culturelles qui prétendent accompagner désormais le culte divin, et de lire les écrits qui prétendent les justifier... Je suis sorti de ces lectures, où la culture de l'immonde et du scandale, prétend venir éclairer le culte traditionnel, moins épouvanté que consterné. Leur philosophie m'a-t-il semblé, repose sur une haine de la beauté, un goût pour l'informe, pour l'ordure, pour la substance corrompue et qui s'écoule, une attirance pour la souffrance physique, un ensemble de caractères qu'elle ne semble proposer à la réflexion des fidèles que pour nourrir une autre haine, la haine du christianisme cette fois... S'agit-il ici d'une "imitatio perversa" de la liturgie catholique ? Car le fait est que la religion catholique entretient avec les humeurs du corps des liens que d'autres religions n'entretiennent pas... Mais ces humeurs sont toujours, quand elles sont représentées, porteuses d'un sens qui relève du sublime...

Combien y a-t-il, dans les musées d'Etat, d'œuvres qui relèvent de l'iconographie catholique ? 60% ? 70% ? Des crucifixions aux mises au tombeau, des circoncisions aux martyrs, des nativités aux Saint François d'Assise... Contrairement aux orthodoxes qui s'agenouillent et qui prient devant les icônes, et même quand elles sont encore dans les musées, il est rare, dans la Grande Galerie du Louvre, de voir un fidèle s'arrêter et prier devant un Christ en croix ou devant une Madone. Faut-il le regretter ? Il m'arrive de le penser. L'Église devrait-elle demander la restitution de ces biens ? Il m'arrive de le penser aussi. Mais l'Église n'a plus aucun pouvoir, contrairement au Vanuatu ou aux Indiens Haïda de la Colombie britannique qui ont obtenu la restitution des instruments de leur foi, masques et totems ... L'Église aurait-elle honte d'avoir été celle qui a été l'origine du plus prodigieux trésor visuel que l'on ait connu ? A défaut de le retrouver, ne pourrait-elle prendre conscience de l'obligation qu'on ne peut le laisser sans explication devant les millions de visiteurs des musées ? Cette religion de la représentation, de la réflexion de la figure, et du respect du visage, qui ne prône ni la Loi ritualisée du judaïsme ni le détachement du monde des bouddhistes, ni le dépouillement des réformés, ni l'iconodoulie des orthodoxes, la religion catholique m'est apparue longtemps comme la plus respectueuse des sens, la plus attentive aux formes et aux parfums du monde.

C'est en elle aussi qu'on rencontre la plus profonde et la plus prenante et surprenante tendresse. Le catholicisme me semble avant tout une religion, non pas du détachement, ni de la conquête, mais une religion de la tendresse. Je n'en sache pas d'autre qui ait à ce point, par exemple, exalté la maternité... Là sans doute a été et demeure aujourd'hui la grandeur de l'Église: elle est née de la contemplation et de l'adoration d'un enfant qui naît, elle se fortifie de la vision d'un homme qui ressuscite. Entre ces deux moments, la Nativité et Pâques, elle n'a cessé de lutter contre « la culture de la mort », comme elle le dit si justement. Ce courage, cette obstination, rendent d'autant plus incompréhensible sa tentation de défendre des œuvres qui, à mes yeux, aux « portes de ma chair », ne sentent que la mort, et le désespoir. Dieu sans la présence du Beau est plus incompréhensible que le Beau sans la présence de Dieu. »